

CONVERGENCES CULTURELLES A MADAGASCAR

par

Bar-Jaona RANDRIAMANDIMBY

L'histoire du peuplement de Madagascar et de sa culture ont comporté beaucoup d'énigmes et en comportent encore. Mais il semble que dans l'état actuel des recherches, un grand nombre de points ont été tirés au clair. Les éclaircissements qui ont été apportés ultérieurement ne nous permettent cependant pas de feindre de méconnaître le travail monumental des Grandidier et les traces que ces auteurs ont laissées dans beaucoup d'esprit. En effet, leurs conclusions un peu trop monolithiques, comme l'importance de l'impact de l'Inde et l'identité présentée comme quasi définitive entre le monde Malayo-polynésien et Madagascar ont faussé les pistes de beaucoup de chercheurs.

Une autre tendance a été l'isolement délibéré de Madagascar d'un ensemble plus vaste. Il s'agissait, en l'occurrence, de cultiver l'insularité, c'est-à-dire de refuser tout comparatisme en se cantonnant dans l'unique méthode descriptive. Les administrateurs coloniaux, les missionnaires en étaient souvent victimes, leur unique fenêtre ouverte à l'extérieur était leur culture d'origine, c'est-à-dire européenne. Le refus du comparatisme a entretenu l'illusion d'une profonde unité de Madagascar ; illusion qui, à son tour, a nourri l'idéologie largement reçue d'une spécificité, d'une sorte d'irrédentisme malgache. Une perspective d'ensemble de l'Océan Indien occidental de l'Inde à l'Afrique s'impose, c'est-à-dire qu'il faut rompre de toute nécessité avec les spécialisations régionales est-africanistes ou malgachisantes. L'état actuel de la documentation et les contributions des différents spécialistes des diverses branches des sciences humaines montrent qu'il importe d'effectuer un retour à la grande tradition orientaliste, arabisante ou indianiste, appréhendant la

totalité du monde musulman et, au-delà de l'Inde, les Indes extérieures, l'Indochine et l'Indonésie. En bref, du point de vue scientifique, et ceci a été prouvé par les apports de plusieurs chercheurs de grande renommée (Murdock, Ottino, Deschamps, Van Wouden), le concept de l'Océan Indien est désormais la clé de voûte d'une meilleure compréhension de l'histoire culturelle de Madagascar.

QUELQUES PROBLEMES THEORIQUES DE PORTEE GENERALE, CULTURE ET AIRE CULTURELLE

On ne peut pas parler de convergences culturelles à Madagascar sans évoquer quelques « paramètres » ou critères de classification des cultures en usage chez les historiens et les anthropologues. Des notions comme « aire culturelle » ou « spécificité culturelle » sont très à la mode. Pour prendre l'Afrique comme exemple, beaucoup d'africanistes affirment qu'il y a une unité culturelle de l'Afrique Noire. Mais cette conclusion a été dénoncée comme un mythe d'uniformisation de la culture africaine qui tend à considérer le continent comme un territoire culturel uniforme et, partant, à ignorer la diversité enrichissante des cultures qui le composent. La dénonciation de ce mythe affirme, par le fait même, l'existence d'aires culturelles en Afrique. Du reste, de nombreux spécialistes avaient déjà tenté de définir les aires culturelles. Citons, entre autres, les typologies de L. Frobenius et H. Baumann, les classiques en la matière. Les hypothèses avancées ou les critères retenus par ces auteurs pour identifier les différentes civilisations de l'Afrique vont de la race à l'écologie en passant par la conception du monde, les structures sociales, l'organisation économique, la langue, etc. Ce dernier élément — la langue — est considéré par la grande majorité des spécialistes comme paramètre fondamental ou seul critère difficile à contester. En effet, la langue retient toute l'histoire d'une culture et, en conséquence, correspond à un type précis de civilisation et finalement, d'une manière beaucoup plus profonde, elle « moule » d'une façon originale la manière de penser d'un peuple. D'autres hypothèses et théories ont été avancées. Citons notamment celles qui opposaient agriculteurs et pasteurs ou encore la théorie hamitique qui a dominé les travaux de Seligman, de Baumann et de leurs disciples. Les Africains africanistes sont très sensibles au découpage de l'Afrique en aires culturelles. On n'arrête pas d'avancer de nouveaux critères ou de nouveaux paramètres, qui sont, il faut le reconnaître, des réajustements des hypothèses de Frobenius et de ses 16 critères et ceux de Baumann avec ses 25 aires culturelles africaines (Cheik Anta Diop, *Présence Africaine*, 1967, Conférences d'Accra, 1980). Pour ne pas se perdre dans le dédale des définitions aussi vagues qu'abstraites — dans le sens philosophique

de ce dernier terme —, il convient de relever que le terme culture et aire culturelle ne sont pas des synonymes : la culture est une unité concrète, elle est identifiée par les membres qui la partagent (ils savent qu'ils sont, Bambara, Français, Indiens, Malgaches). Il n'y a pas d'autres critères à chercher par l'observateur, il n'y a qu'à reconnaître la perception des membres de la société qui sont aussi les participants de la culture associée à leur société. Presque toujours, la culture s'accompagne d'une langue commune. L'aire culturelle n'est pas un espace mais simplement un regroupement de plusieurs cultures. Ainsi, une question primordiale se pose pour la culture malgache dans cette acception du concept d'aire culturelle : Y a-t-il une aire culturelle malgache ?

Il semble que ce concept convienne mieux à l'Afrique. En effet, il a été procédé à des recensements de cultures existantes en Afrique (G.P. Murdock, *Ethnographic Survey of Africa-International African Institute*). Ces cultures (850) ont été regroupées en unités culturelles plus vastes, ces unités constituent notre aire culturelle. Ensuite, des critères de regroupement ont été choisis par le spécialiste (quoique souvent, les membres d'une société ont aussi une vue des affinités culturelles entre eux-mêmes et d'autres cultures). Voici ces critères :

A — *Critères historiques :*

L'origine commune, les migrations. Par exemple : la région des Grands Lacs pour l'Afrique, ou le Sud-Ouest pour Madagascar. Le terme *région* culturelle est aussi considéré comme très commode pour désigner ces unités culturelles fondées sur des critères historiques. Murdock (1959) regroupe 850 cultures en unités régionales sur la base de critères historiques.

B — *Critères géographiques ou d'environnement :*

Le terme de *zone* culturelle peut désigner ces unités culturelles. Par exemple : la zone Sahalienne (l'ouvrage de Baumann est dans ce sens).

C — *Critères proprement culturels :*

On cherche des ressemblances, des similitudes entre les cultures concrètes. Ces unités fondées sur des similitudes ne sont pas nécessairement situées sur un espace continu.

- Herskovits a fondé 9 « cultures areas » sur des ressemblances d'ensemble (1948) ;
- Macquet a proposé 6 « civilisations » fondées sur 6 modèles. Chaque modèle offre une configuration de ce qui est commun

et essentiel dans différentes cultures (« essentiel » signifie, selon Macquet lui-même, essentiel du point de vue de la théorie du matérialisme culturel, donnant priorité aux techniques de production (1).

Les affinités entre langue ne figurent pas dans ces critères, non pas parce qu'elles sont non significatives mais parce que les avis des chercheurs sont partagés, bon nombre d'entre eux disent que ces affinités ne paraissent pas en elles-mêmes un bon critère de regroupement, excepté par l'intermédiaire de critères historiques. Pour notre part, nous affirmons le contraire. Selon Macquet, le mieux semble de poursuivre un regroupement fondé sur des critères proprement culturels ; poursuivre les travaux commencés sur des modèles culturels. L'important est qu'un aspect ou même plusieurs aspects de toute culture (économique, religion, structure sociale, etc.) ne soient pas pris sans être intégrés en un modèle culturel.

Le rappel des problèmes théoriques et terminologiques que nous venons de faire est d'une extrême importance car d'une part, ils nous invitent à ne pas être péremptoires dans nos conclusions, d'autre part, ils nous permettent de reviser les critères naguère utilisés. Le terme *aire* culturelle doit donc être utilisée avec beaucoup de précautions pour la bonne raison qu'on est habitué à l'associer au terme « origine », or celle des Malgaches s'enveloppe d'un mystère particulièrement épais (Deschamps, 1965, p. 13). Le terme « origine » est peu commode car il risque de conduire à des conclusions chronologiques hypothétiques et à une chasse aux traits (trait-chasing), pour utiliser une expression de R.K. Kent (1970), ce qui équivaldrait à établir des espèces de pourcentage d'influence ou d'apports extérieurs sans intérêt méthodologique en oubliant les faits pertinents ou les faisceaux de faits caractéristiques (exemple : le trait bantou, le trait swahili, le trait indonésien, etc.). Madagascar est par excellence un lieu de convergence de tous ordres. Nous sommes en présence d'un imbroglio culturel qu'on peut dire inhérent à l'ouest de l'Océan Indien (2). *Crosso modo* les influences proviennent de l'Arabie méridionale du Golfe Persique, de l'Inde, de Ceylan, de l'Indonésie, de la côte orientale d'Afrique, des Comores (les Comores font partie de l'aire culturelle swahili) (3). Comme les Comores, Madagascar est placé entre le monde indonésien

(1) Cette mise au point nous a été communiquée aimablement par le professeur Macquet lors de notre rencontre à Accra en février 1980, conférence de l'UNESCO.

(2) Bar-Jaona Randriamandimby, Communication inédite, 1974, Académie Malgache.

(3) Nous ne traiterons pas cette culture, faute de place, mais signalons qu'il s'agit ici d'une migration d'Azaniens arabisés, les fameux Antalaotra, leurs langues sont le swahili et le malgache.

et l'Afrique de l'Est, bien entendu il ne s'agit pas là d'une simple position géographique mais de l'histoire commune de cet ensemble qui ne peut être dissociée de celle de l'Océan Indien dans le sens où ces îles ont été peuplées à partir de toutes les directions et ont subi les influences directes et indirectes de foyers de civilisations prestigieuses.

LA LANGUE

S'il est un point sur lequel les savants s'accordent, c'est l'unité de la langue malgache. Dès le début du XVII^{ème} siècle, on a essayé de faire des rapprochements plus ou moins scientifiques sur l'affinité de la langue malgache et le groupe austronésien. On n'insistait que sur les ressemblances de vocabulaire. Ainsi ont procédé les Fr. de Houtman, les Luis Mariano, les W. Mardsen (cités par O.Ch. Dahl, 1951, pp. 15-16). C'était la méthode la plus simple dont la finalité était surtout d'ordre pratique et commerciale, de Houtman lui-même était un navigateur hollandais habitué au malais et soucieux de communiquer avec les autochtones. Les comparaisons étaient dues à l'intuition et au tâtonnement (4). Au XVIII^{ème} siècle, les études scientifiques commencent à prendre forme, mais d'une manière assez vague encore. On tend à donner les indications beaucoup plus scientifiques dès 1834 (5). On se rendit compte que les comparaisons de mots ne suffisent pas pour rapprocher deux langues et qu'il fallait examiner la totalité de leur structure (6). Voici, dès cette époque, les premières conclusions qui ne seront plus tellement révisées dans leur grande ligne quant au rapprochement du malgache et des langues austronésiennes :

1) Dans la grammaire des langues austronésiennes, on a pu constater « que ces peuples non seulement désignent beaucoup de notions de la même manière, mais aussi empruntent le même chemin dans la formation de la langue, forment les mots et joignent les phrases avec des phonèmes identiques et par conséquent possèdent des formes grammaticales concrètes empruntées l'un à l'autre » (7). Cette conclusion scientifique ne sera plus mise en question par la suite.

(4) De Houtman avait commencé à publier en 1595 un petit recueil de vocabulaires de 21 mots utilisés dans la baie de Saint-Augustin et de 18 mots dans la baie d'Antongil. Ce sont, signalons-le, deux points complètement opposés de l'île, sud-ouest et nord-est.

(5) D'Urville, *voyage et découverte de l'Astrolabe* ; Freeman et Johns, *Premier dictionnaire du dialecte merina*, in O.Ch. Dahl, *op. cit.*

(6) Cette lacune est la grande faiblesse de la méthode linguistique de R.K. Kent, méthode impardonnable pour un chercheur de la fin du XX^{ème} siècle.

(7) Citation Dahl, *op. cit.*, p. 18.

2) Humboldt donne la preuve de l'affinité du malgache avec ce groupe de langues. Il a démontré que non seulement le vocabulaire mais aussi les morphèmes du malgache sont pour une grande partie indonésiens. Par son état grammatical, le malgache est plus près des langues philippines que du malais (8).

Dès cette époque, on peut dire que la voie royale pour l'étude approfondie du malgache est tracée. Dans le livre « Le Malgache et Maanjan » de Otto Ch. Dahl (Oslo 1951), les conclusions scientifiques vont se clarifier, cette fois-ci à partir d'une langue précise : le maanjan de Bornéo. Son étude est résolument diachronique. Il suit l'évolution de chaque phonème à travers les siècles dans le but de savoir comment était le système phonologique du malgache au moment de l'arrivée de la langue à Madagascar. Le problème des migrations, corollaire de cette préoccupation sera aussi entrevue. Il n'est pas inutile de rappeler ici les conclusions finales de l'auteur (9) :

- l'examen historique donne un résultat en plein accord avec celui des études linguistiques ;
- aucune autre langue n'a autant de conformité avec le malgache en évolution phonétique, en grammaire et en vocabulaire que le maanjan ;
- le malgache est beaucoup plus riche en formes que le maanjan et se rapproche davantage des langues philippines, thèse déjà avancée par Humboldt un siècle auparavant.

Bien sûr, ces thèses ont suscité des doutes, aussi bien dans son aspect historique quelque peu conjectural que dans le nombre réduit des éléments mis en comparaison, à savoir deux parlars seulement, donc loin d'être exhaustif. Mais, deux décennies plus tard, Otto Ch. Dahl a pu tirer d'autres conclusions en étendant son champ de recherche. Il a reconnu que ses « connaissances des autres langues de Bornéo étaient très limitées en 1951 (O.Ch. Dahl, 1977, p. 77), son souhait était toujours d'établir une comparaison plus large avec d'autres langues du Sud-Est bornéen. C'est actuellement chose faite (*id.*, 1977, pp. 77-134). Il en ressort que ce que nous pouvons appeler les intuitions des premières investigations de l'auteur ont été scientifiquement infirmées ou confirmées plus tard : le malgache n'est plus rapproché du ma'anjan seul, mais plutôt du groupe Barito du sud-est de Bornéo dont le ma'anjan est un membre. Le malgache étant considéré comme appartenant à ce sous-groupe.

(8) Citation Dahl, *op. cit.*, p. 18.

(9) *Op. cit.*, pp. 370 ss.

Si, en outre, l'unité d'origine austronésienne (austronésien commun) a été linguistiquement démontrée, c'est-à-dire par la chronologie de l'évolution phonétique, nous ne pouvons pas sous-estimer l'importance des constatations issues de la lexicolinguistique. En effet, l'on voit que les ressemblances relevées recouvrent tous les domaines de l'espace social (10) en tant que système de relations : maison, ménage, terre, eau, ciel et temps, fonctions et relations spirituelles, corps humain, fonctions du corps, famille (11).

Dès le début du XIX^{ème} siècle, on a aussi essayé de déterminer les proportions de swahili, d'arabe, du bantou et même du sanscrit contenues dans la langue malgache. Un bref aperçu de ce problème mérite d'être signalé ici. Sur le plan de la structure totale de la langue, seules les conclusions de Dahl demeurent. Dans le domaine de l'emprunt de vocabulaire, on peut dire quelques mots. On a des preuves au sujet de l'emprunt swahili et bantou. Les noms des animaux domestiques sont d'origine swahili, quelques exemples : *akoho* (malgache) = *kuku* (swahili), poule ; *osy* (mlg) = *mbuzi* (s), chèvre ; *omby* (mlg) = *ngombe* (s), bœuf. Il en est de même d'un certain nombre de plantes comme le manioc (*mangahazo*, *mbolga*, *muhogo*), le giroflier (*karafoy*, *m'karafu*). Par contre, certaines plantes sont doublement désignées avec une racine indonésienne et une racine swahili (exemple : *akondro*, *fontsy* (banane))(12). Ces emprunts ne montrent pas uniquement leur origine africaine mais, aussi, sans aucun doute, la provenance africaine même de ces animaux et de ces plantes. Nous abordons ici le problème d'une ou de plusieurs migrations venant de l'Afrique de l'Est (13). Voici ce qu'on peut conclure sur le rapport entre le malgache et le swahili :

« It (Swaheli) belongs to an entirely different group of languages from the Malagasy. The particularities of the language are of a character quite unlike those that perplex a student of Malagasy » (14).

Dans son ouvrage, R.K. Kent (1970) essaie de faire un rapprochement linguistique serré entre la formation de certains mots malgaches et bantous, mais malheureusement la faiblesse de sa théorie

(10) Terme emprunté à Condominas, *ASEMI* 1977, vol. VIII, N° 2, p. 8.

(11) *Op. cit.*, pp. 299-354.

(12) Une énumération plus longue est inutile ici. Cf. in *Antananarivo Annual* « The Swahili element in the new Malagasy-English Dictionary », pp. 99-115, L. Dahl).

(13) Cf. *infra*.

(14) Dr. Steere's Hand-book of the Swahili language, cité par W.E. Cousins, in *Antananarivo Annual*, 1876, N° 2, pp. 149-151, voir aussi A.M. Angot, in *Bulletin de l'Académie Malgache*, 1946, t. XXVII, Grammaire anjouanaise.

fausse toutes ses conclusions (15). Il voulait à tout prix prendre le contre-pied de ses prédécesseurs au risque de sacrifier la science linguistique en feignant d'ignorer le bien-fondé des conclusions de ceux qui ont écrit avant lui.

L'influence de l'arabe est d'un autre ordre. Comme on le sait, Madagascar possède des documents écrits en arabe, il s'agit des fameux *sorabe* (grande écriture, de l'arabe surat) que détiennent les Antemoro du Sud-Est (16). La langue est malgache mais la transcription arabe. Les plus anciens de ces écrits dateraient du XIII^{ème} siècle (17). Ils contiennent des prières, des formules magiques, des récits d'événements anciens sans chronologie absolue, des légendes, des généalogies. Un vocabulaire spécialisé à base de mots arabes issus de ces manuscrits a été répandu dans toute l'île grâce aux pérégrinations des Antemoro spécialistes du sacré. Il s'agit du calendrier lunaire, des noms des fameux destins (*vintana*), des noms des jours, des noms des mois qui, curieusement, ne sont pas arabes mais sanscrits. Les termes sont arabes, ni plus ni moins, aucune incidence de structure de langue sur le malgache n'est décelable. Le système symbolique et les interprétations qui découlent de l'usage de ces mots arabes ont leur originalité propre. Les Malgaches ne parlent pas plus arabe, que bantou ou swahili. Même la population antemoro ne parle pas arabe.

LA COMPOSITION DE LA POPULATION DU POINT DE VUE PHYSIQUE

L'anthropologie physique des différentes populations de Madagascar est d'une étonnante diversité. L'opposition noir/blanc, somatiquement parlant, n'a pas son sens usuel chez les Malgaches. Elle est d'ordre idéologique. Elle repose sur le statut et l'ordre hiérarchique qui, de haut en bas, va du noble au rôturier et au noir, c'est-à-dire à l'esclave. Il n'est pas étonnant de rencontrer des Malgaches « noirs », ou simplement foncés de teint, affirmer qu'ils ne sont pas du tout noirs, c'est-à-dire que leur statut ou leur condition n'est pas celui de l'esclave. De même, un rôturier ou un aristocrate, du moins du temps de la monarchie en Imerina, pouvait être un « noir » parce que déchu et devenu esclave. En dépit de ces connotations particulières, force est de constater des types négroïde, mongoloïde et caucasoïde. Cependant, l'élément négroïde prédomine tout le long de la côte Ouest et dans le Sud, les types mon-

(15) *Op. cit.*, p. 8, p. 253.

(16) Julien, cité par Dahl, p. 369.

(17) Certains de ces textes anciens sont à la Bibliothèque Nationale à Paris.

goloïde et caucasoïde sont plus courants à l'intérieur. Des recherches ont été faites sur les tâches pigmentaires héréditaires (A. Rakoto-Ratsimamanga, 1939), sur les maladies héréditaires (Fouquet, 1975), sur les mensurations diverses (B. Rakotosamimanana, 1976), mais l'intérêt de ces travaux est assez limité en ce qui nous concerne, en effet, ils ne permettent pas toujours d'indiquer les dates des migrations.

Beaucoup d'autres points auraient encore pu être traités dans ce passage en revue des paramètres classiques de l'étude d'une culture. Il en est ainsi de l'archéologie, encore trop fragmentaire pour Madagascar, de l'ethno-botanique, encore à faire complètement, des symboles, des mythes et de la religion. Le cadre du présent travail nous oblige à abrégé. Le choix de la langue et de l'anthropologie physique comme exemple de paramètres sert à montrer deux extrêmes, le premier est le plus profond parce qu'il modèle la pensée, le second le plus direct pour la vue mais aussi le plus superficiel.

Nous allons maintenant traiter des convergences culturelles proprement dites à Madagascar. Les points étudiés appartiennent aux critères C mentionnés plus haut (18). Comme nous l'avons déjà relevé au début, cette convergence ne peut être bien comprise que sous l'angle de l'étude des différentes migrations et à travers le concept global de l'Océan Indien. Cette vision est d'autant plus nécessaire qu'il y a avant tout peuplement de l'île un phénomène d'hybridisme au départ qui n'a fait que se compliquer pour donner une culture encore plus hybride à l'arrivée, du fait du brassage interne.

LES DIFFERENTS APPORTS CULTURELS

A — *Les Indonésiens (migrations et l'hybridisme de leur culture) :*

Une mise au point de Otto Ch. Dahl prouvée par des vieilles relations maritimes entre l'Indonésie et Madagascar situe une migration de population de Bornéo à Madagascar vers l'an 400 de notre ère (19). Ce point de repère qui n'est présenté que comme vraisemblable a été corrigé ultérieurement. En effet, on recule l'arrivée des Indonésiens en Afrique de l'Est d'abord, au IX^{ème} siècle, c'est seulement après qu'ils sont venus à Madagascar (19). Cette preuve historique de l'apparition des Indonésiens sur les rivages de l'Afrique et dans le canal de Mozambique coïnciderait sensiblement avec la

(18) Pour l'instant, nous ne parlerons pas de ce que Macquet entend par configuration « essentielle ».

(19) Citation de l'ouvrage persan *Livre des merveilles de l'Inde*, et de P. Vérin, in Ottino, 1974.

présence de colonies « malaises » à Ceylan dès le XII^{ème} siècle mais probablement plus anciennes (Ottino, 1974, p. 9). Les implantations indonésiennes en Inde nous permettent de dire que les Indonésiens de la côte d'Afrique seraient d'une manière ou d'une autre déjà imprégnés de culture indienne. L'ancienne Azanie serait leur lieu d'implantation (Murdock, 1959). Ce sont les Maanjans de Ottó Ch. Dahl. L'hypothèse de voyage direct des Indonésiens ou des habitants du Pacifique à travers l'Océan Indien pour rejoindre Madagascar est écartée une bonne fois pour toute. L'occupation de la côte d'Azanie par les Maanjans ne pouvait s'effectuer que par l'Inde et l'Arabie du Sud. D'ailleurs, on reconnaît l'habileté des Maanjans en matière de navigation avant l'ère chrétienne (Murdock, 1959, p. 214). Leur route pour leur commerce serait la fameuse voie sabéenne. On ne peut pas négliger ici la connexion avec Sumatra, Java, le Sud-Est de la côte de Chine à travers les Philippines et Formose. Le trajet le plus vraisemblable de ces grands navigateurs avec leurs bateaux à balancier vers l'Ouest serait les îles Nicobar, Ceylan, Laccadives, la côte Ouest de l'Inde, le Sud de l'Arabie (20). On imagine alors très bien toute la mixture culturelle aux passages. Ces Indonésiens qui sont passés en Afrique, en Azanie (Ottino, 1978, inédit) sont des marchands et des marins urbanisés d'une manière temporaire ou permanente. Les agriculteurs rencontrés seraient des Cushites de sang caucasien et des noirs d'Afrique, l'arrivée des Bantous va créer d'autres traits somatiques (mélange azanien, arabe, cushite, indonésien, bantou). On peut encore signaler les périodes de domination yéménite et perse sur le trajet Inde-Afrique et arabe-musulmane du début du X^{ème} siècle (Murdock, 1959, p. 216) de Mogadiscio à Sofala. Dès la fin du XII^{ème} siècle, on ne mentionnera plus les Indonésiens d'Azanie. Les traditions et les généalogies merina infèrent l'origine de leurs chefs *andriana* (noble) à une migration du deuxième millénaire. Les raisons invoquées pour justifier l'origine indonésienne des Merina (teint clair, traits mongoloïdes) doivent être rejetées en bloc parce que sans preuve scientifique. Les Malais-azaniens venus à Madagascar ont été repoussés ou obligés de quitter l'Afrique pour des raisons encore à établir, mais probablement à cause de la supériorité d'autres arrivants invincibles dont les Arabes. Ces Indonésiens d'Afrique sont coupés de leur pays d'origine depuis des temps immémorables. Ces migrants volontaires d'Azanie ont déjà été d'une manière ou d'une autre culturellement absorbés par des éléments bantous, arabes ou cushites (par le sang), absorption variable selon les départs. Pendant cette

(20) Sur les bases de cette navigation, Hébert donne toutes les précisions sur les vents et les orientations cardinales, in *Civilisation Malgache*, 3, Tananarive, 1968, pp. 159-205.

période, il y a eu aussi des migrants involontaires, surtout des esclaves nègres. Le résultat racial, dans le sens biologique du terme, est notable, mais la contribution à la culture de base est faible. Avant ce relai africain, il ne faut pas oublier qu'il y a déjà eu l'indianisation et l'arabisation pendant les étapes successives. Il est possible que la plupart des migrations indonésiennes et arabo-persanes indiennes ayant finalement abouti à l'archipel comorien et Madagascar soient passées par la côte orientale d'Afrique. Mais on suppose aussi un trajet plus direct de migrations indonésiennes via l'Inde du Sud, Ceylan, les Maldives et puis les Seychelles, débouchant ainsi directement sur les Comores et Madagascar (Ottino, 1978). Ces migrations n'ont laissé aucune trace en Afrique orientale, ce qui est évident. Ce sont elles qui ont marqué profondément la société et la culture malgache à commencer par la langue indonésienne par sa structure et son lexique (Ottino, 1979). Il va de soi que le faciès africain soit absent de ces migrations. Par contre, l'aspect arabe est attesté (21).

B — *Le système bilatéral : une caractéristique commune aux sociétés malgache et indonésienne :*

Ces types de société présentent les traits importants suivants :

- 1) Prééminence de petites unités domestiques et absence de toute forme de familles étendues ;
- 2) Tendance forte à la monogamie, la polygamie lorsqu'elle existe reste très limitée ;
- 3) Résidence ambilocale ou néolocale ;
- 4) Présence de parentèles bilatérales ;
- 5) En matière de mariage, pas de distinction entre premiers cousins qui en feraient des cousins possibles ou prohibés ;
- 6) Extension des termes parentaux aux oncles et aux tantes.

Des comparaisons serrées entre les sociétés des Hauts-Plateaux et du versant oriental malgaches (les Merina et les Zafimaniry) d'une part, et celles des Philippines et de Bornéo (Ifugao et Iban) d'autre part, ont révélé qu'elles ont toutes en commun les traits ci-dessus (22). Dans ces sociétés, la relation forte est la relation « conjoint » (mari-femme). L'unité résidentielle abrite les conjoints et leurs enfants en bas âge ou adolescents. Ils se rendent autonomes

(21) Chronique arabe de Kilwa, rédigé vers 1520 : *Les Decadas da India de Joao de Baaros*, Lisbonne, 1556, in Ottino, 1974.

(22) Pour de plus amples détails, voir Freeman, *Report on the Iban*, 1970 ; D. Coulaud, *Les Zafimaniry*. Un groupe ethnique à Madagascar à la poursuite de la forêt, Tananarive, 1973.

par rapport à leurs familles d'orientation et constituent une nouvelle unité résidentielle. En malgache, on dit que le couple fait le *mitokantrano* (lit. : demeurer dans une maison à part). Les enfants : fils, filles sont distingués des enfants des frères et des sœurs qui sont des neveux et des nièces, de la même manière que les parents : le père et la mère sont distingués de leurs collatéraux (oncles et tantes), des germains (frères et sœurs) et des cousins. On comprend que la formule la plus simple soit celle de la monogamie. Lorsqu'il y a polygamie (ou polygynie), les co-épouses ne résident pas ensemble (comme cela se produit dans d'autres sociétés qui privilégient les familles étendues) mais résident chacune séparément dans une habitation distincte, souvent même des villages différents. Fondé sur le lien des époux, la différence des sexes ne constitue pas un principe différentiel d'organisation sociale. En Imerina ou chez les Zafimaniry, la résidence est nettement indifférenciée : la femme ne suit pas obligatoirement son mari (non viri-locale), le mari ne suit pas obligatoirement sa femme, cela veut dire que la constitution des maisonnées n'obéit pas à une idéologie quelconque prédéterminée à une coutume, mais à des décisions prises en fonction d'autres critères, en fait, surtout d'ordre économique.

Des preuves linguistiques fondent ces faits. Le terme *fianakaviana* malgache, famille au sens large, serait formé de l'indonésien *kawin* = époux et du malgache *anaka* = enfant. Les éléments importants dans ce terme est, d'une part, qu'il s'organise structurellement autour du couple, le père de la famille détient l'autorité mais la partage avec sa femme, d'autre part, on y découvre l'élément constitutif de la maison commune ibane (Freeman, 1970). Le concept *fianakaviana* désigne à la fois une famille réduite organisée autour d'un noyau constitué par un couple de conjoints et la maisonnée qui abrite cette même famille réduite. Le terme *fokonolona*, dans son sens idéal, signifie habitants d'un même village considéré comme issus d'un seul ancêtre. Cette définition correspond à celle des *suku*, *fuku* ou *fukun* indonésien signalé au centre de Timor (Van Wouden, 1968, pp. 48, 83, 84) (23).

C — *Les Indiens et les Arabes (quelques aspects de l'organisation sociale, politique et religieuse) :*

Nous avons déjà signalé l'existence des fameux textes malgaches écrits en caractère arabe (les *sorabe*) dont les détenteurs sont les Antemoro. Lettrés en arabe, spécialistes du rituel et de la magie,

(23) Le *fukun* du centre de Timor : « a complex of several villages and hamlets with associated territory. The residents of a *fukun* are originally of « one family » this being taken in its wider sense, and they are still to day generally of common origin ». Il y a donc rencontre des concepts et des termes, leurs contenus sont vérifiables dans la pratique sociale.

ils vont être très influents à travers toute l'île. Ils vont répandre une idéologie théocratique qui modèlera la plupart des royaumes ultérieurs : modèle politico-religieux, règles de mariages endogamiques ou exogamiques pour perpétuer la succession dans le pouvoir, création de privilège religieux pour la classe dominante. Ils sont devenus très rapidement célèbres bien que postérieurs aux Zafindraminia qu'ils ont supplantés par la violence.

Les Zafindraminia possèdent sans doute des éléments culturels indiens (XII-XIIIèmes siècles). Deux villes indiennes sont mentionnées pour la localisation de leur origine : Mangadzini et Mangue-lor (E. de Flacourt, 1913 ; Ottino, 1973). Le trajet schématique de leur pénétration à Madagascar commence par l'extrême-Nord (actuelle région de Diégo-Suarez), il se poursuit le long de la côte Est avec des points de pénétration aux embouchures des grands fleuves (Mananjary, Matitanana) pour s'installer à l'extrême-Sud (actuel Fort-Dauphin) et devenir le royaume de Matacassi du XVI-XVIIèmes siècles (E. de Flacourt, 1913). Les Zafindraminia ont un système de caste qui n'est pas sans rappeler ce qui se trouve en Inde (24). Ils sont divisés en trois conditions : la condition des dominants au sommet, la condition intermédiaire des hommes libres et, en dernier lieu, celle des esclaves au bas de l'échelle. Chaque condition possède ses sous-catégories et le mariage est réglementé pour faciliter ou empêcher le passage de l'autre côté de la barrière. Le mariage est considéré comme la base du conditionnement de la société et de la conservation de la pureté d'origine de la lignée dominante. Les membres de la condition dominante « Roandrian » ne peuvent pas prendre femme ou époux dans la classe au-dessous, ils sont en principe endogames, les femmes ne doivent en aucune manière s'abaisser (hypogamie). En Imerina, on dit, dans ces cas, que la femme doit toujours monter (*misandratra*) (25), c'est l'hypergamie. La séparation du pur et de l'impur règle tout le système. Les membres de la condition dominante ont le monopole de la religion, en particulier le monopole de l'abattage sur les animaux comestibles (*sombili*). A quelques nuances près, nous ne sommes pas éloignés du système des *varna* indiens (26). Tous les problèmes de la légitimité en succession royale seront par la suite réglés à partir de cette idéologie. Les raisons de l'établissement et de la fixation des migrants intérieurs s'expliquent également par l'utilisation de ces mêmes idées ; ainsi procéderont la dynastie Maroseranana du Sud-Est et les Ante-

(24) Voir Lavondès et les *Masikoro*, *infra*. pour la comparaison.

(25) In Cousins et Randzavola, *Fomba Malagasy*, Tananarive, 1963.

(26) Sur le sujet : R. Dumont, *Homo hierarchicus*. Essai sur le système des castes, Paris, 1966.

moro du milieu de la côte Est (spécialistes du sacré, de l'organisation religieuse et politique). Cette propagation part de deux noyaux précis, le premier de l'extrême Sud-Est (royaume matacassi des Zafindraminia du XVI-XVIIèmes siècles), de là vers l'Ouest en traversant le Sud (royaume mahafaly), ensuite tout le long de la côte Ouest (royaumes sakalava du Menabe et du Boina) ; le deuxième noyau part du milieu de la côte Est (les Antemoro) et de là vers le centre (royaume betsileo) pour aboutir jusqu'aux Hauts-Plateaux (royaume merina). Ainsi, on peut dire que la boucle est fermée. Le pouvoir aura un modèle unique fondé sur la hiérarchie. Les différences qu'on rencontrera par-ci par-là seront dues à l'écologie et à des facteurs plus ou moins durables, l'équilibre démographique par exemple. L'organisation territoriale rationnelle sera l'apanage de la monarchie merina.

Donc avec les Zafindraminia et les Antemoro, nous avons une symbiose d'éléments indien et arabe. Il n'est pas impossible que nos « Indiens » soient déjà des Indonésiens indianisés. C'est une hypothèse. Mais le fait est que dans l'aire culturelle malayo-polynésienne, on a aussi des systèmes sophistiqués de rang.

D — *L'Afrique : Ce qu'on entend par « faciès » africain de la culture malgache :*

L'empreinte bantoue est celle qu'on signale le plus fréquemment. Le phénomène n'est pas fortuit ou le fruit d'une étude conjecturale due au voisinage immédiat de l'Afrique. La technologie comme l'usage du bâton à enfouir pour la culture, le rapprochement du lexique, les traits somatiques ne sont pas suffisants car ils risquent d'être isolés et peu significatifs. Les travaux de Radcliffe-Brown (1968), de M. Gluckman (1953), de H. Lavondès (1967), de R.K. Kent (1970), de Baré (1973), de Murdock (1959) et de Faublée (1947, 1954) éclairent un grand nombre de controverses. La méthode comparative fondée sur une théorie bien éprouvée, naguère utilisée, permet de tirer des conclusions valables. Ainsi, l'on sait que dans les sociétés du Sud et de l'Ouest de Madagascar (27), l'empreinte africaine est indiscutable dans les mythes, les rites, l'organisation politique et les systèmes de parenté et d'alliance. La société masikoro étudiée avec la plus grande minutie par H. Lavondès (1967) donne les points les plus pertinents de l'impact africain à Madagascar. Elle va nous servir d'illustration. Cette société est divisée en deux ordres ou statuts : les *Mpanjaka*, rois dominants et guerriers sont au sommet, en second lieu il y a les *tompon-tany* (propriétaires de la terre), les originaires. A la seule exception de la

(27) Vezo, Masikoro, Bara, Sakalava.

lignée de l'ordre des *Mpanjaka* dans laquelle se recrutent les souverains, la société est organisée en lignage (28) *tarika* ou *tariki* (29) : idée de descendance, de lignée à l'origine de ego, enfants, petits-enfants de ego, frères ou sœurs vrais de ego ou classification de ego (30). Les lignages sont des groupes résidentiels où une règle de patri-virilocalité assez rigide produit des groupes patrilinéaires. Des prêtres familiaux, souvent détenteurs de reliques, intercèdent auprès des ancêtres pour le bien-être des descendants. Ceci est la réplique des sociétés bantoues du Mozambique et de Rhodésie. La patrilinéarité peut être modifiée, car ces prêtres familiaux peuvent intervenir pour le compte de fils de sœurs membres d'un autre lignage par définition. Dans cette société, les relations sont des relations de patrilignage, famille maternelle signifie patrilignage de la mère, c'est-à-dire du père et des frères de la mère (Ottino, 1974, p. 50). Les lignages sont rigoureusement exogames. Dans sa conclusion, Lavondès établit deux listes de faits qu'il appelle faits indifférentiels et faits de patrilinéarité (1967, Bekoropoka, p. 162). Voici en regard trois de ces traits opposés deux par deux :

- | | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1) l'héritage selon les deux lignes; | 1) en matière d'héritage on constate une prédominance de ligne masculine liée à des faits de résidence ; |
| 2) certains hommes vont habiter dans la famille de leur femme après le mariage ; | 2) les nombreuses dérogations à la règle patrilocale sont jugés avec réprobation ; |
| 3) le principe des appartenances est multiple, tout homme possède huit <i>raza</i> qui lui sont transmises en ligne indifférenciée. | 3) l'appartenance clanique héritée en ligne paternelle est considérée comme la plus importante. |

Les traits de gauche sont ceux des traits des sociétés bilatérales que nous avons déjà étudiées plus haut. Mais dans la mesure où ces faits existent simultanément avec leurs contraires dans le même groupe, il faut admettre que les faits présentés à droite sont non significatifs ou bien ils sont une évolution ultérieure des faits indifférenciés de gauche. Pour notre part, les faits d'indifférenciation de gauche est une forme intermédiaire provenant de faits de matrili-

(28) *Op. cit.*, pp. 10-17.

(29) Ce mot viendrait de l'arabe *turuq* (*sing-tarika*), qui veut dire « confrérie » dans le soufisme, définition communiquée par le professeur Ch. Coulon (de l'Institut d'Etudes Politiques de Bordeaux). Nous avons discuté de ce terme lors du colloque « Sacralité, Pouvoir et Droit en Afrique », et il n'est pas impossible qu'un glissement de sens se soit produit entre lignage et confrérie. Paris, janvier 1980.

(30) *Op. cit.*, p. 110.

néarité, ce serait donc une dégradation d'un héritage primaire « bantou matrilineaire » les Bantous « ethno-type B », Bantous du Centre (Lac Tanganika et Nyassa) (31). Les traits de patrilinearité, par contre, sont ceux des Bantous « ethno-type A » Bantous venus du Nord-Ouest qui se sont infiltrés en Afrique orientale, on les trouve en Uganda et au Zambèze où l'on rencontre les premiers royaumes centralisés. Les Bantous matrilineaires « ethno-type B » sont des agriculteurs, collecteurs et pêcheurs sans unité politique. Ces deux types de Bantous existeraient en même temps dans le Sud-Ouest. A notre avis, on peut admettre que les *tompon-tany* (propriétaires du sol) sont les premiers Bantous « ethno-type B » évincés par les Bantous « ethno-type A » guerriers. Les faits d'indifférenciation relevés par Lavondès sont ou bien les traits indonésiens sans mélange ou un passage intermédiaire entre l'ethno-type B et l'ethno-type A, ce qui n'est pas impossible (32).

D'autres caractères africains sont encore plus nets. En effet, les nomenclatures de parenté sont presque superposables, comme le dit Lavondès lui-même, et les concordances vont jusqu'au calque linguistique (Lavondès, 1967, p. 166). L'oncle maternel *masikoro* s'appelle *renilahy* = mère mâle, c'est l'équivalent du *malume bathonga* (33). On trouve chez le *renilahy* *masikoro* toutes les caractéristiques du fils du frère de la mère des Bathonga, c'est-à-dire la relation positive jusqu'au droit de prendre des grandes libertés avec son oncle maternel et même d'emporter la part offerte aux dieux par l'oncle maternel. Lavondès ajoute que l'influence exercée dans la région des Masikoro par les systèmes de parenté de l'Afrique de l'Est est incontestable. Il s'agit de la désignation des personnes respectables (*ondate*) et des êtres mythiques redoutés (*koko*), une analogie profonde paraît dans les rites de mariage *masikoro* avec le système du *lobola bathonga*, achat de la jeune mariée.

Nous ne pouvons pas nous étendre davantage sur les héritages africains à Madagascar. Les faits sus-étudiés sont suffisamment clairs pour qu'on puisse en nier l'évidence. Rappelons tout simplement qu'on les rencontre surtout sur la côte Ouest et dans le Sud. Lavondès, en tant que grand connaisseur de ces régions, conclut sur la double appartenance : d'un côté, une affinité structurale très générale avec les systèmes de l'aire malayo-polynésienne, de l'autre,

(31) Huntingfort G.W.B., *The peopling of the interior of East Africa*, cité par Ottino, 1974, p. 74.

(32) Notre explication se veut non évolutionniste bien que la tentation soit grande. Sans vouloir avancer une théorie préconçue, on peut admettre les faits tels qu'ils se présentent.

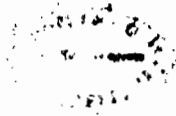
(33) Cf. Radcliffe-Brown, *Structure et fonction dans la société primitive*, 1972, éd. Minuit, citation de Junod, p. 87.

des ressemblances de détail qui vont plus avant dans l'échelle des degrés du fait avec l'Afrique du Centre et de l'Est, autrement dit au fond indonésien avec une forte coloration africaine. Ottino parle de substrat indonésien et de faciès africain pour marquer le degré d'importance (1974).

Nous voici au terme de notre développement. Il nous est apparu au travers de nos exemples (empruntés aux phénomènes des plus stables) que rien n'est transparent de lui-même dans l'histoire culturelle de Madagascar. La difficulté provient du fait que tout est fruit du syncrétisme : la culture malgache est ainsi faite. Dès lors, il est hasardeux de trop traîner sur un point particulier, parce que ce point risque de devenir l'arbre qui cache la forêt. Lorsqu'on semble être arrivé à une conclusion relativement satisfaisante sur un point, un autre aspect du problème rebondit aussitôt. Délimiter une aire culturelle spécifiquement malgache est impossible, d'où la nécessité du concept de l'Océan Indien comme domaine de recherche. Parler de double appartenance africaine et indonésienne est peut-être commode, mais nettement insuffisant. Tout est interaction, symbiose et peut-être même rejet simple de temps à autre.

Bar-Jaona RANDRIAMANDIMBY
Centre d'Anthropologie Culturelle et Sociale
E.E.S.Lettres
Université de Madagascar

Antananarivo, le 30 Octobre 1980.



BIBLIOGRAPHIE

- BARE J.F. — *Conflits et résolution des conflits dans les monarchies Sakalava du Nord actuelles*, 1973, ronéo, Tananarive.
- BARTON R. Franklin — *The Religion of the Ifugao*, 1946.
- BAUMANN H. — Voir WESTERMANN.
- BIRKELI E. — *Marques de bœufs et traditions de race*, Oslo, 1926, Oslo Ethnografiske Museum.
- CALLET Père — *Tantara ny Andriana*, Tananarive, Imprimerie Officielle, 1908, traduction française « Histoire des Rois », G.S. Chapus et E. Ratsimba, Tananarive, 1953.
- COUSINS W.E. et RANDZAVOLA — *Fomba Malagasy*, Tananarive, 1963 (réédition).
- COULAUD D. — *Les Zafimaniry — Un groupe ethnique à la poursuite de la forêt*, Tananarive, 1973, F.B.M.
- DAHL Ch.O. — *Malgache et Maanjana*, Oslo, 1951, Egede Instituttet.
- DAHL Ch.O. — *Acta Orientalia*, 38 (1977), p. 77, 124 avec bibliographie.
- DAHL L. — *The Influence of the Arabs on the Malagasy Language as a Test of their Contribution to Malagasy Civilization and Superstition*, in *Antananarivo Annua!* I, 1876, pp. 75-91.
- DAHL L. — *The Swaheli Element in the New Malagasy-English Dictionary*, in *Antananarivo Annua!* 1885, pp. 99-115.
- DAHL L. — *The Race Elements of the Malagasy*, in *Antananarivo Annua!*, pp. 216-228.
- DELIVRE A. — *L'Histoire des Rois merina, Interprétation d'une tradition orale*, Paris, Klincksieck, 1974.
- DESCHAMPS H. — *Histoire de Madagascar*, Paris, 1961.
- DESCHAMPS H. et VIANES S. — *Les Malgaches du Sud-Est*, Paris, 1959.
- DUMONT R. — *Homo Hierarchicus, Essai sur le système des castes*, Paris, 1966.
- DIOP Cheik Anta — *Antériorité des civilisations*, Présence Africaine, 1967.
- FAUBLEE J. — *La cohésion des sociétés bara*, Paris, 1954.
- FAUBLEE J. — *Récits bara*, Paris, 1947, Institut d'Ethnologie.
- FERRAND G. — *La légende de Paminia*, d'après un manuscrit arabico-malgache de la Bibliothèque nationale, extrait du *Journal Asiatique*, Paris, Imprimerie Nationale, 1902.
- FERRAND G. — *Généalogie et légendes arabico-malgaches*, in *Revue de Madagascar*, 1902, pp. 385-403, réimpression in *Taloha* 6, Université de Madagascar, 1974.
- FLACOURT E. de — *Histoire de la Grande Ile de Madagascar, Collection des Ouvrages anciens concernant Madagascar*, Paris, 1913, vol. VIII.

- FOURQUET R., SARTHOU J.L. — *Hémoglobine S et peuplement de Madagascar*, Tananarive, 1975, Imprimerie Nationale.
- FROBENIUS L. — *Mythologie de l'Atlantide*, traduit de l'allemand par le Dr F. Gidon, Payot, 1949.
- FREEMAN — *Report on the Iban of Sarawak*, 1955, Kuching.
- GRANDIDIER A. et G. — *Ethnographie de Madagascar*, Paris, 1913, vol. III.
- GLUCKMAN M. — *Parenté et mariage chez les Lozi de Rhodésie septentrionale et les Zoulou du Natal*, in Radcliffe-Brown, 1953.
- HEBERT J.C. — La rose des vents malgaches et les points cardinaux, in *Civilisation Malgache* 2, Tananarive, 1968.
- KENT R.K. — *Early Kingdoms in Madagascar 1500-1700*, New-York, 1970, Holt Rinehart and Winston.
- LAVONDES H. — *Bekoropoka. Quelques aspects de la vie familiale et sociale d'un village malgache*, Paris, 1967.
- LINTON, R. — *The Tanala, a Hill Tribe of Madagascar*, Chicago, 1953.
- MURDOCK G.P. — *Africa. Its peoples and their culture history*, New-York, 1959.
- MAQUET J. — *The Cultural Units of Africa*, in M. Douglas et P. Kaberry (ed.) *Man in Africa*, Londres.
- OTTINO P. — *Madagascar, les Comores et le Sud-Ouest de l'Océan Indien*, Tananarive, 1974, Université de Madagascar.
- OTTINO P. — *Les traditions d'établissement Shirazi dans l'Ouest de l'Océan Indien*, inédit. Dactylographie 112 pages. mai 1978.
- OTTINO P. — *L'Océan Indien comme domaine de recherche. L'Homme*, 1974, XV (3-4), pp. 143-151.
- RADCLIFFE-BROWN A.R. — *Structure et fonction dans la société primitive*, rééd. 1972, Point.
- RADCLIFFE-BROWN A.R. — *Systèmes familiaux et matrimoniaux en Afrique*, trad. Paris, 1953.
- RAJAONA Siméon — *Structure du Malgache. Etude des formes prédicatives*, 1972, Fianarantsoa.
- RAKOTO-RATSIMAMANGA A. — *Tâche pigmentaire héréditaire et origine des Malgaches*, Paris, 1939.
- RAKOTOSAMIMANANA B. — *Diversité anthropo-biologique, Isolot des Hautes Terres Imerina*, Madagascar, Thèse, ronéotée, 1976.
- RALAIMIHOATRA E. — *Histoire de Madagascar*, Tananarive, S.M.E., 1966.
- RANDZAVOLA — voir COUSINS.
- ROMBAKA — *Fonban-drazana Antemoro*, Fianarantsoa, 1970, Madagascar.
- ROSCOE J. — *The Northern Bantu*, Great Britain 1966, Frank Cass & Co Ltd.
- WESTERNAMM D. et BAUMANN H. — *Les peuples et les civilisations de l'Afrique*. 1948, Payot.